

JACQUES DE BIVORT DE LA SAUÉE

ET
**ANGLICANS
CATHOLIQUES**

LE PROBLÈME
DE L'UNION ANGLO-ROMAINE
(1833-1933)

Avec 11 gravures hors texte



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
Imprimeurs - Éditeurs - 8, rue Garancière, 6°

*Œuvre couronnée
Paris, le 10^e juin 1948.*

H. P. HUB

IMPRIMERIE POTEST

Excellente Parution, le 11^e septembre 1948.

C. BARRISER,
Sup. G&C O.

IMPRIMERIE

Excellente Parution, le 12^e septembre 1948.

P. BRON,
P.

« L'Église n'a rien à gagner à la propagation de vaines légendes, rien à perdre à la manifestation de la vérité historique. »

(Pie XII : Allocution adressée à l'École française de Rome, en mars 1948. Cf. *la Croix* du 11 mars 1948, p. 1).

AVANT-PROPOS

Dans cette exposition du problème de l'union anglo-romaine, tel qu'il se pose aujourd'hui, et des différentes tentatives de rapprochement depuis un siècle de renaissance catholique dans le sein de l'anglicanisme, nous avons essayé de répondre à un désir exprimé outre-Manche par les nombreuses personnalités de l'aile droite anglicane. Elles savent la puissance de la prière et du soutien moral, apporté par une intelligence sympathique des efforts d'autrui ; elles sont de plus en plus désireuses de se sentir aidées par les catholiques. Mais il est vain d'espérer cette compréhension sympathique sans connaissance préalable : c'est à la déficience de celle-ci que ces pages cherchent à remédier.

Si l'histoire de certaines polémiques, comme celle qui a eu lieu entre le cardinal Mercier et le P. Woodcock, n'avait déjà été lancée dans le grand public par des livres tels que celui d'Ernest Oldmeadow sur *Francis cardinal Bourne* (1) du côté catholique et celui de J.-G. Lockhart sur *Charles Lindley Viscount Halifax* (2) du côté anglican, nous aurions sans doute jugé prématuré d'en parler ; mais, du moment que ces polémiques sont connues, nous manquerions à l'objectivité historique en les passant sous silence. Nous les avons donc exposées avec le souci d'une rigoureuse impartialité qui suppose à la fois l'exactitude et la charité dans l'exposé des faits.

La bibliographie contient les sources auxquelles nous avons

(1) Ernest Oldmeadow, *Francis cardinal Bourne*, London, Burns Oates and Washbourne, 1944, in-8°, vol. II, pp. 381-386.

(2) J. G. Lockhart, *Charles Lindley Viscount Halifax*, part two, 1885-1934, London, Geoffrey Bles, 1936, in-8°, pp. 320-323. Ce livre sera désormais cité sous la forme suivante : Lockhart, *Lord Halifax*.

puisé et la liste des livres et revues, que nous avons cités. Parmi les sources, nous devons mentionner avant tout une volumineuse correspondance, en grande partie inédite, qui a trait au rapprochement anglo-romain de la fin du siècle dernier et du début de ce siècle. Elle nous a été prêtée avec autorisation de nous en servir par Charles Lindley Wood, deuxième lord Halifax, décédé le 19 janvier 1934, père de l'actuel lord Halifax (1). C'est à celui-ci qu'elle appartient aujourd'hui. A son père nous devons donc une reconnaissance toute particulière; à lui-même aussi pour avoir bien voulu nous prêter son exemplaire personnel d'un petit livre intitulé *Recollections of Malines* (2), volume actuellement très difficile à trouver en dehors des grandes bibliothèques d'Angleterre. A ce livre substantiel et objectif nous nous sommes souvent référé. C'est fréquemment aussi que nous reportons le lecteur aux volumes déjà cités. Ce ne sont là que quelques-uns des principaux ouvrages, dont on trouvera la liste à la fin de ces pages. A plusieurs reprises nous nous sommes également servis de lettres conservées aux archives de l'archevêché de Malines, dont M. le chanoine Tambuysen, nous a aimablement fait parvenir la copie, de la correspondance et des notes inédites de Mgr Batifol, que Mme Louis Batifol, belle-sœur de l'éminent historien de l'Église, a bien voulu nous autoriser à consulter et à utiliser. Nous tenons à remercier aussi S. Em. le cardinal Van Roey, archevêque de Malines, S. Em. le cardinal Suhard, archevêque de Paris, S. Exc. Mgr Roland-Gosselin, évêque de Versailles, le T. R. P. Brillet, supérieur général de l'Oratoire, le R. P. Viller, directeur du *Dictionnaire de Spiritualité* (3), le R. P. Huby, rédacteur aux *Études*, M. Augustin Flèche, de l'Institut, et particulièrement M. Charles-H. Pouthas, professeur d'histoire en Sorbonne, des encouragements qu'ils ont bien voulu nous donner en faveur d'une publication de ce travail; les RR. PP. Pierre Delattre et Robert Brunet, bibliothécaires au scolasticat d'Enghien ainsi que le biblio-

(1) Edward Lindley Wood, 1er comte Halifax, jadis connu sous le nom de lord Irving, a été vice-roi des Indes, puis successivement ministre de l'Instruction publique, chancelier de l'Échiquier, ministre des Affaires étrangères, ambassadeur à Washington.

(2) Walter FRERE, *Recollections of Malines*, London, The Centenary Press, 1935, in-8°, 119 pp.

(3) *Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique, doctrine et histoire*, publié sous la direction de Marcel Viller assisté de F. Cavallera et J. de Guibert, S. J., avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Paris, Beauchesne, 1937, 10 fascicules déjà parus.

théaire et le personnel du *British Museum*, de la Bodléenne, de la Bibliothèque royale de Belgique, de la Vaticane, de la Bibliothèque Nationale et de l'Institut catholique de Paris, de l'empressément avec lequel ils ont mis à notre disposition les ouvrages que nous avions à consulter; le R. P. Marcel Régnier, professeur de philosophie à Heythrop college, (Oxon), d'avoir bien voulu nous faire parvenir à plusieurs reprises des références, que nous ne pouvions nous procurer sur place. Nous devons aussi une reconnaissance toute particulière aux leaders du mouvement anglo-catholique contemporain, qui ont bien voulu nous faire connaître ce je ne sais quoi de leurs conceptions personnelles que la parole écrite est impuissante à rendre. Parmi ceux-ci nous ne pouvons pas ne pas mentionner Charles Lindley Wood, deuxième lord Halifax, qui du côté anglican fut le principal promoteur du rapprochement anglo-romain de 1894 à 1896 et de celui de 1921 à 1925 dont les conversations de Malines furent la principale expression. Il faut ajouter à cela les lumières toujours nouvelles apportées par un contact intellectuel quasi incessant avec des anglicans de milieux très divers. Cette connaissance des âmes elles-mêmes n'est-elle pas indispensable pour comprendre le flux et le reflux des mouvements religieux en cette Grande-Bretagne jadis appelée l'Île des Saints?

D'aucuns diront peut-être que le problème de l'union anglo-romaine n'existe pas, qu'il est un beau rêve à tout jamais irréalisable. A ceux-ci ne suffit-il pas de rappeler le mot de Léon XIII qui, avant S. S. Pie XI, s'est fait le promoteur de cette œuvre irénique? A propos du rapprochement des Églises le Pape diplomate disait au Sacré Collège le 2 mars 1895 :

« Nous ne verrons pas en réalité cette union entrevue : mais que nos aspirations et nos efforts pour la procurer ne soient pas appelés utopie : ce serait une parole indigne sur les lèvres d'un chrétien. N'est-elle pas vivante dans l'Évangile et véridique cette promesse de Notre-Seigneur : il n'y aura plus qu'un troupeau et un Pasteur (1). »

En ces courts chapitres, ce problème délicat a seulement été exposé : les faits parlent d'eux-mêmes. A Rome seule appartient le droit de faire connaître, quand le moment lui semblera venu, les concessions disciplinaires qu'elle jugerait devoir accorder dans l'éventualité de l'union désirée.

(1) Dom Placido DE MEESTER, *Leone XIII et la Chiesa Greca*, Roma, Tipografia « Tata Giovanni », 1904, p. 54.

A nous la prière, la charité et l'exposé sympathique des faits. N'est-il pas permis de croire que ces armes sont beaucoup plus puissantes que les polémiques les plus ardentes pour dissiper les préjugés, rapprocher les esprits et les cœurs et arriver un jour à s'unir dans la vérité?

ANGLICANS ET CATHOLIQUES

LE PROBLEME DE L'UNION ANGLO-ROMAINE (1833-1933)

CHAPITRE PREMIER

QUELQUES FAITS SAILLANTS DU MOUVEMENT D'OXFORD

Le 14 juillet 1833, John Keble, le plus distingué des *fellows* d'*Oriel College* prononçait à *Saint Mary's* d'Oxford, Église anglicane de l'Université, son sermon sur l'« Apostasie nationale. » Efficace du bill qui, sans consultation préalable de l'autorité ecclésiastique, supprimait la moitié des évêchés anglicans d'Irlande, le « poète tendre et doux » du *Christian Year* (1) sut prendre la manière forte pour dénoncer l'intrusion et l'usurpation de l'État. Il voulait en finir avec cette poussée d'érastianisme qu'aucun texte évangélique et aucune tradition apostolique ne pouvait sanctionner. Ses mots pénétrèrent si avant dans les âmes que, vingt-quatre ans après, Newman pouvait écrire : « J'ai toujours regardé et fêté ce jour comme le point de départ du mouvement religieux (2). »

Le cri d'alarme de Keble devait trouver son écho dans l'élite intellectuelle d'Oxford. Il devait faire jaillir de la plume d'un *churchman* anglican un écrit anonyme de trois pages, publié le 9 septembre 1833. Celui-ci commence par ces mots : « A mes frères dans le saint ministère les prêtres et les diacres de l'Église du Christ en Angleterre... ». Il rend le son métal-

(1) KEBLE (Rev. John), M. A., *The Christian Year, Thoughts in verse for the Sundays and Holidays throughout the year*. London and New-York, Frederick Warne and Co, 1827, in-12°, x-405. 1^{er} p.

(2) NEWMAN, *Apologia pro vita sua*, London, Longmans, in-8°, 1932, p. 22.

lique d'une trompette de cavalerie qui invite au combat (1). On y reconnaît le style fiévreux de Newman : « Je dois parler — s'écrie-t-il — car les temps sont très mauvais et personne ne parle contre eux. N'en est-il pas ainsi? Ne sommes-nous pas à nous regarder sans rien faire? Ne reconnaissons-nous pas tous le péril en lequel l'Église est tombée, et cependant chacun ne demeure-t-il pas assis tranquillement dans son coin comme si des montagnes et des mers séparaient le frère de son frère (2)? »

Cet appel aux armes est le premier des tracts. Ils se succèdent ensuite pendant douze ans : d'où le nom de tractarien donné pendant cette période du Mouvement d'Oxford. Leur but est de secouer la torpeur de l'Église anglicane de plus en plus endormie malgré les invasions multiples de l'ennemi : intrusion de l'État dans le domaine spirituel, influence naissante de la critique allemande, abandon de la pratique religieuse... C'est l'anglicanisme tout entier qui menace de s'effondrer. L'effet de ces écrits anonymes est prodigieux. Newman triomphe : « Je consens volontiers, disait-il, qu'on m'accuse d'écrire d'une façon irritée et irritante si, par là, je réveille les gens (3). »

Dès 1835, Pusey se met de la partie. Les tracts deviennent plus longs et plus érudits : c'est, selon l'expression de Church « la grosse artillerie sur un champ de bataille où il n'y a eu jusque-là que des escarmouches de mousqueterie (4). »

Le tract XC, le dernier de tous, est lancé dans le public le 27 février 1841. Il est de Newman. Il cherche à prouver que les trente-neuf articles d'Elizabeth, le *credo* de l'Église anglicane, quoique « produit d'une époque anticatholique, sont, par la Providence de Dieu, tout au moins non anticatholiques, » qu'ils ne sont pas en contradiction avec le concile

(1) Dans les tracts suivants, Newman décide de mettre comme épigraphe : « *If the trumpet gives an uncertain sound, who shall prepare himself to the battle.* (Si la trompette rend un son incertain, qui se préparera à la bataille?) ». *Tracts for the Times*, vol. I, for 1833-1834, London, Rivington, in-8°, 1840, p. 1.

(2) *Tracts for the Times*, vol. I, for 1833-1834, London, Rivington, in-8°, 1840, p. 1.

(3) « Willingly would I be said to write in an irritating and irritated way, if in that way I rouse people. » *Letters and correspondence of J. H. Newman during his life in the English Church*, éditées par Anne Mozley, London, Longmans Green and Co, 1891, in-8°, t. I, p. 489.

(4) R. W. Church, *The Oxford Movement, twelve years, 1833-1845*, London, Macmillan and Co, 1891, in-8°, p. 151.

de Trente, « ils pourraient donc être souscrits par ceux qui aspirent au catholicisme (1). » Ces déclarations devaient tonner comme un coup de foudre dans les murs austères de la vieille université d'Oxford. Quelques anglicans applaudissent ; d'autres — et c'est le grand nombre — s'indignent.

Le 9 octobre 1846, Newman, retiré dans sa solitude de Littlemore se faisait recevoir dans la véritable Église. Quelques heures auparavant il écrivait à ses amis : « J'attends cette nuit le P. Dominique. C'est un Passioniste qui depuis sa jeunesse a songé nettement tout d'abord aux contrées septentrionales, puis à l'Angleterre. Après environ trente ans d'attente, il a été envoyé ici sans que la décision dépende de lui. Il s'est peu occupé de conversions. Je l'ai vu quelques minutes l'année dernière... Il est simple en même temps qu'un saint homme et, somme toute, extrêmement doué. Il ne sait pas mon intention ; je compte lui demander d'être reçu dans l'unique troupeau du Christ (2). » Quelques heures après, Newman faisait son abjuration.

Disraeli dira un jour de cette conversion « qu'elle a imprimé à l'Angleterre une secousse dont elle est encore ébranlée (3). »

Cet événement était bientôt suivi d'un autre qui devait ranimer les vieilles rancunes des antipapistes. Par un bref, promulgué le 29 septembre 1850, Pie IX rétablissait la hiérarchie catholique outre-Manche. Depuis le schisme d'Henri VIII, l'Angleterre, assimilée aux pays de missions, était gouvernée par un vicaire apostolique. Les anglicans s'indignent du changement, les journaux protestent, John Russel, le premier ministre, dénonce l'« agression du Pape. » Cependant le Saint-Père maintient sa décision. Il nomme Wiseman cardinal archevêque de Westminster. A son arrivée à Londres, le cardinal est reçu par des huées. Les plus fanatiques vont même jusqu'à jeter des pierres sur le carrosse. Né à Séville en 1802, de sang anglo-irlandais, Nicolas Wiseman avait cependant tout ce qu'il fallait pour se concilier les sympathies

(1) NEWMAN (Rev. J. H.), *Tract XC on certain passages in the XXXIX articles*, 1841, with a historical preface by the Rev. E. B. Pusey, D. D. and catholic subscription to the XXXIX articles considered in reference to tract XC by the Rev. John Keble, M. A. 1841. Oxford, J. H. and J. Parker, 1865, in-8° pp. 4 et 5.

(2) NEWMAN, *Apologia pro vita sua*, London, Longmans, in-8°, 1932, p. 146.

(3) Cité par Paul THUREAU-DANGIN dans *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle*, Paris, Plon, in-8°, 1899, t. I, p. 321.

des anglicans : « Assez Anglais, a très justement observé Thureau-Dangin, pour comprendre ses compatriotes et s'en faire comprendre et cependant assez dégagé, par sa formation personnelle, des habitudes d'esprit des catholiques d'outre-Manche, pour n'avoir ni leurs timidités ni leurs courtes vues (1) » on pouvait fonder sur lui de grandes espérances. D'ailleurs avec de telles qualités, il sut peu à peu calmer les irritations et retourner en sa faveur l'opinion hostile.

Cinq ans après la conversion de Newman, en mars 1851, Manning, pasteur anglican gradué d'Oxford et ancien ami du grand tractarien, fait également sa « sécession ». Il succédera bientôt à Wiseman comme archevêque de Westminster.

Tandis que ces conversions retentissantes et d'autres encore se produisent, la reviviscence catholique dans l'Église anglicane se continue et se propage. Pusey en devient le centre. Il s'oppose à toute « sécession » individuelle à l'Église romaine. A un anglican qui songeait à passer au catholicisme, il écrivait au mois d'août 1845 : « Si vous avez réellement des doutes, je ferai, avec la bénédiction de Dieu, tout ce qui dépendra de moi pour les dissiper. Autant que je peux apprécier votre position, vous semblez plutôt attiré vers l'Église romaine par sympathie que par le sentiment du devoir. Mais l'amour qu'on peut avoir pour l'Église de Rome ne doit nous faire oublier ni les bénédictions que Dieu nous a données dans notre propre Église, ni nos devoirs envers elle. Nous pouvons aimer l'Église romaine, ses saints, ses pieux docteurs, estimer en elle tout ce qui tient de l'esprit de Dieu, et, cependant, quoiqu'elle ait eu de très grands saints, qu'elle reçoive de très grandes grâces, ce n'est pas une raison pour que nous quittions l'Église dans laquelle Dieu nous a placés. La question n'est pas de savoir si l'Église romaine possède des dons précieux, mais si nous avons la présence de Jésus-Christ. Si nous en jouissons — ce dont on ne peut douter — alors nous sommes en sûreté où nous nous trouvons, et, quelle que soit la voie où l'on nous appelle, travaillons dans la partie de la vigne où nous avons été placés (2). »

L'opposition de Pusey aux conversions individuelles ne

(1) PAUL THUREAU-DANGIN, *ibid.*, t. I, pp. 129-130.
 (2) E. B. PUSEY, in *The English Churchman newspaper*, n° 148 (oct. 30, 1845) ; *A Letter to one perplexed about his Duties to the English Church*.

Traduction française dans Jules GONDON, *De la Réunion de l'Église d'Angleterre protestante à l'Église catholique*, Paris, Wattelier, in-8°, 1857, pp. 218-219.

l'empêche pas d'être très favorable à la *corporate-union*, but final du mouvement. Il conçoit cette réunion avec Rome non pas comme une soumission humiliante mais comme une réconciliation avec le Souverain Pontife. Une fois la renaissance catholique achevée dans l'anglicanisme, il espère conclure avec le Pape une négociation basée sur des concessions mutuelles. Le tractarianisme devient le puseyisme.

En 1856, le Dr Lee, *clergyman* anglican, gradué d'Oxford, épris des idées de Pusey, lance un journal intitulé *The Union*. Le but de cet organe est de promouvoir l'union avec le Saint-Siège. Un an après, Lee fonde l'*Association for the promotion of the Union of Christendom* que l'on appellera, pour plus de facilité, l'A. P. U. C. Quelques catholiques s'unissent à cette ligue de prières. Parmi les plus en vue, il faut signaler Father Lockhart et surtout Ambrose Phillips.

Converti de l'anglicanisme en 1825, alors qu'il n'avait encore que seize ans, Ambrose March Phillips, plus connu dans la suite sous le nom de Phillips de Lisle (1), est un des plus enthousiastes pour la cause de l'union. Plein de piété et très zélé pour la propagation de la foi catholique, à laquelle il croit avoir été appelé miraculeusement, il suit avec joie le progrès de la contre-Réforme dans l'Église Établie. Il se fait l'interprète du Dr Lee auprès du cardinal Barnado, préfet de la Propagande et tâche d'obtenir de Rome l'approbation de la ligue de prières. Mais un groupe très important de catholiques s'effraie : W.-G. Ward se met en campagne dans la *Dublin Review*, fondée par Wiseman en 1836 ; c'est un excubateur venu au catholicisme par dégoût du libre examen. Esprit étroit et intransigeant, fatigué de l'indépendance intellectuelle, il rêve maintenant d'une « captivité de l'esprit ». A un de ses amis qui lui faisait remarquer un jour la nécessité d'une limite dans les définitions infaillibles : « J'aimerais, s'écriait-il, recevoir chaque matin à déjeuner avec mon *Times* une nouvelle Bulle papale (2). » Beaucoup plus soucieux de dénoncer les erreurs des anglicans que de tendre la main à ceux qui cherchent la vérité totale, il oublie la nécessité de doser la lumière pour ne pas aveugler. Il exagère la portée des dogmes les plus difficiles à accepter par les dissidents : il rebute beaucoup plus qu'il n'attire.

(1) Sur Phillips de Lisle, cf. appendice I, p. 231.

(2) WILFRID WARD, *William-George Ward and the catholic revival*, London, Longmans Green and Co, 1912, p. 14.

Manning, lui aussi, est déjà plus pressé de susciter des retours individuels que de favoriser le mouvement pour l'union en corps.

Esprit plus nuancé et plus subtil, Newman a toujours eu de l'apostolat une conception plus large que le seul souci de faire quelques conversions retentissantes. Il écrit dans son journal spirituel, le 21 janvier 1863 : « Mon objectif, mon idéal d'action, mes facultés sont dans une direction différente, qui n'est ni comprise ni envisagée, à Rome ou ailleurs [...]. Pour moi les conversions ne sont pas la première chose à faire [...]. J'ai tant insisté sur ce point qu'aujourd'hui encore on répète, dans le monde, que je recommande aux protestants de ne pas se faire catholiques. En disant, ce qui est mon opinion véritable, que j'ai peur de faire des conversions hâtives de gens instruits, par crainte qu'ils n'aient pas envisagé ce qui leur en coûte, et qu'ils n'aient des difficultés une fois entrés dans l'Église, je ne fais que dire ceci : c'est que l'Église doit être préparée pour les convertis, aussi bien que les convertis doivent être préparés pour l'Église[...]. Quant aux catholiques anglais, à raison même de leur aveuglement, ils ne voient pas qu'ils sont aveugles. Viser à améliorer leur position, l'état du corps catholique, par un examen attentif de leur base d'argumentation, de leur situation en présence de la philosophie et de la direction prise aujourd'hui par les esprits, essayer de leur donner des idées justes, d'élargir et d'affiner leur âme, en un mot, de faire leur éducation, c'est à leurs yeux pis qu'une superfluité ou une manie, c'est une insulte. Cela implique qu'il leur manque quelque chose. Bref, l'éducation, dans le sens large du mot, a été du commencement à la fin, ma ligne (1). »

Dans ces propos un peu raides, il entre sûrement une certaine humeur et beaucoup d'aigreur. Depuis l'époque où Newman pouvait porter un jugement si sévère sur le niveau intellectuel et social de ses nouveaux coreligionnaires outre-Manche, on est heureux de constater que de réels progrès ont été accomplis. L'effort de l'ancien *fellow d'Oriel College* n'a pas été vain. Il y a aujourd'hui non seulement des étudiants et étudiantes catholiques mais même de jeunes religieux qui prennent leurs grades à Oxford. Cette éducation reçue dans la vieille Université anglicane n'a que les avantages prévus par le grand converti et aucun des inconvénients redoutés par ses ennemis.

(1) Wilfrid WARD, *The life of John-Henry Newman*, London, Longmans Green and Co, 1912, t. I, pp. 584-585.

A Philipps de Lisle qui lui parlait du problème de la *corporate-union*, Newman répondait dans une lettre du 1^{er} juillet 1857 : « Je suis tout à fait d'accord avec vous : quelle que soit la situation à Oxford, le mouvement de 1833 n'a pas cessé dans ce pays. Je crois donc qu'il y a *intérêt* (1) pour le catholicisme à ce que les conversions individuelles n'aboutissent pas et que ces unités restent dans l'Église anglicane : elles seront un levain dans la masse. Je veux dire qu'elles feront plus pour nous en restant où elles sont, qu'en se convertissant ; mais chacun de ces chrétiens a une âme à sauver et comment les inviterai-je à prêcher aux autres si par là elles se perdent (2) ? » Malgré cette restriction, Newman ne voudrait pas d'une condamnation de l'A. P. U. C. Il redoute le ton et la forme de décisions de ce genre qui risquent d'offenser vivement le caractère anglais (3).

Wiseman, de son côté, fait preuve d'une intelligence sympathique du Mouvement d'Oxford. Déjà en 1841, à la suite de la publication du tract XC, dans une lettre ouverte à lord Shrewsbury, il avait fait connaître aux catholiques anglais l'attitude qu'il aimerait leur voir prendre à l'égard des tracariens. Ces pages sont tout imprégnées d'une compréhension pénétrante de la reviviscence catholique dans l'anglicanisme. Les idées exprimées sont d'une largeur et d'une élévation qui font honneur au prélat. Elles tranchent singulièrement avec les vues moins conciliantes d'un courant qui commençait à se dessiner parmi ses coreligionnaires d'outre-Manche. Wiseman accueille favorablement la tendance vers la *corporate-union* qui s'affirme de plus en plus parmi les anglicans. Puis, en venant aux sentiments que les catholiques devraient témoigner à ces chrétiens en quête de vérité : « Quoi, s'écrie-t-il, assis dans les splendeurs de la lumière, pourrions-nous les voir essayant de s'ouvrir à tâtons un chemin vers nous, à travers la nuit qui les entoure, trébuchant faute d'une main amie qui les soutienne[...] et rester tranquilles, muets, prenant un cruel plaisir au spectacle de leurs pénibles efforts, ou, de temps en temps peut-être, insultant à leur détresse, en laissant aller jusqu'à eux l'insolence d'un ricanement à demi étouffé ? A

(1) En italiques dans le texte anglais.

(2) E. C. PURCELL, *Life and letters of Ambrose Philipps de Lisle*, London, Macmillan, 1900, t. I, p. 368.

(3) Il est intéressant de voir à ce sujet les expressions énergiques de Newman. On les trouvera dans une lettre à Philipps de Lisle, datée du 13 juillet 1857 et reproduite par PURCELL, *ibid.*, t. I, p. 370.

Dieu ne plaise ! Si j'ai eu trop de confiance dans mes motifs d'espérer et trop de charité dans mes manières d'agir, j'accepte le danger de voir sourire de ma simplicité et sur la terre et dans le ciel. Là-haut, du moins, il n'y aura pas de dédain dans les sourires (1). »

Cependant, malgré la sympathie du cardinal Wiseman à l'égard des anglicains unionistes — celle-ci était toujours la même depuis 1841, — un concours de circonstances malheureuses devait faire tomber sur l'A. P. U. C. la condamnation tant redoutée par Newman. Des articles d'une orthodoxie douteuse paraissent dans la revue du Dr Lee, les évêques anglais les dénoncent auprès du cardinal Wiseman, celui-ci se laisse ébranler, un rapport défavorable part pour Rome. C'est au printemps de 1864. A cette époque, Rome est déjà sur la défensive. Depuis longtemps déjà son attention est attirée sur les erreurs modernes dont elle prépare la condamnation. La Bulle *Quanta cura* et le *Syllabus* vont être fulminés le 8 décembre 1864. Dans de telles circonstances, le Saint-Office, soucieux avant tout de protéger la vérité dogmatique, n'attendra même pas cette date pour proscrire l'A. P. U. C. La sentence est portée le 16 septembre de cette même année 1864. L'association est accusée de professer la théorie des trois branches, selon laquelle l'Église serait divisée en trois communions chrétiennes : l'une catholique, l'autre grecque et la troisième anglicane. Le document reproche ensuite à l'A. P. U. C. de chercher à « renverser la constitution de l'Église », d'être elle-même « infectée d'hérésie au suprême degré ». Par conséquent — nous citons toujours les propres expressions de la condamnation — les fidèles doivent l'« abhorrer au plus haut point » parce qu'elle est « un scandale » et favorise l'« indifférentisme (2) ». Les Anglais n'ont pas l'habitude d'employer aisément des superlatifs : ils comprennent mal l'expression d'une mentalité si différente de celle des peuples anglo-saxons. Quoiqu'il en soit, Phillips de Lisle se soumet avec ses compagnons catholiques. Il écrit au Saint-Père pour lui faire part de cette soumission. En retour Sa Sainteté lui exprime combien Elle est sensible à cet acte d'humilité. Elle lui fait savoir aussi qu'Elle n'a aucunement

(1) WISEMAN, *Letter on catholic unity to the Earl of Shrewsbury*, publiée en 1841. Traduction française dans la *Revue anglo-romaine*, vol. II, pp. 193-214. La citation ci-dessus est à la p. 202.

(2) H. DENZINGER et C. BAMWART : *Enchiridion symbolorum, definitionum et Declarationum de rebus fidei et morum*, Friburgi Brisgoviae, Herder, 1928, in-8°, pp. 457-458. Nos 1685-1687.

voulu blâmer les anglicains ou les catholiques grecs mais seulement les catholiques latins qui prenaient prétexte du mouvement général en vue de l'unité pour rompre l'union et la paix dans leur propre communion (1). Il y avait en effet à cette époque, au nord de l'Angleterre, un groupe de prêtres catholiques en complet désaccord avec leurs évêques. Ils étaient fatigués du célibat ecclésiastique et espéraient profiter de l'union des Églises pour rejeter cette discipline inconnue dans les premiers siècles du christianisme, ce sont leurs idées, lancées dans le grand public par la revue de Lee, qui auraient été une des causes de la frayeur des évêques anglais et de leurs démarches à Rome pour obtenir la condamnation de l'A. P. U. C.

L'association continue donc avec les seuls anglicans « unionistes ». Ceux-ci d'ailleurs, loin de se révolter, devant la sévérité de Rome, lui font parvenir une réponse signée de cent quatre-vingt dix-huit des leurs. Celle-ci explique respectueusement que la position de l'A. P. U. C. n'a pas été comprise. A propos de la « théorie des trois branches » que Rome lui reproche de professer, ils assurent « n'avoir entendu exprimer aucune opinion sur ce point et avoir seulement parlé du fait et non du droit à s'appeler catholique. »

Un nouveau rescrit du Saint-Office ratifie la condamnation. Il est daté du 8 novembre 1865 et signé du cardinal Patrizi. Si Phillips de Lisle a obtenu un ton plus paternel, le fond ne diffère guère de la première lettre. Le document déclare qu'on ne peut sans hérésie manifester donner à l'Église anglicane le nom de catholique *de jure* et même pas *de facto* (2). Les catholiques qui s'étaient déjà retirés ne songent donc plus à en faire partie. L'association continue avec les anglicans. C'est d'elle qu'en 1877 sortira l'*Order of Corporate Reunion*, plus communément appelé O. C. R.

Cette mystérieuse congrégation fut fondée par le Dr F.-G. Lee. Puisque la question des ordinations semblait être un des plus grands obstacles à la réunion avec Rome, ce pasteur anglican de *All Saints, South Lambeth*, eut l'étrange idée de demander la consécration épiscopale à des évêques vieux catholiques ou schismatiques qui possédaient certainement la succession apostolique. Deux de ses compagnons de l'O. C. R. le Rev. T.-W. Mossman, recteur dans le Lincoln-

(1) Cf. Lettre de Phillips de Lisle à lord John Manners, 9 décembre 1863, reproduite par PURCELL, *ibid.*, t. I, p. 416.

(2) Cf. PURCELL, *ibid.*, t. I, p. 421.

shire, et un laïque très lettré le Dr Seccombe (certaines versions ajoutent le nom de Joseph Leycester Lyne) se joignirent au Dr Lee. La consécration eut lieu, soit à Venise, soit en pleine mer : les documents ne sont pas d'accord sur ce point. Les membres du O. C. R. auraient même eu la précaution avant de recevoir la consécration épiscopale, de se faire conférer tous les ordres sous condition après s'être fait baptiser et confirmer. Ces nouveaux évêques anglicans, valablement consacrés, auraient ordonné en secret, jusqu'en 1894, environ huit cents *clergymen* de leur Église. Une convergence d'indices nous porte à croire que ce genre d'ordination n'a fait que se multiplier depuis lors. Du vivant du Dr Lee, ces évêques et prêtres se servaient du bréviaire et du missel de Sarum (Salisbury) jadis en honneur dans la liturgie des catholiques anglais d'avant la Réforme. Tout cela se faisait dans le plus grand mystère. L'*Established Church* n'était officiellement au courant de rien. Les évêques et prêtres de l'O. C. R. continuaient leurs fonctions de pasteurs anglicans. Lee et Mossman furent reçus dans l'Église catholique peu de temps avant leur mort.

Pusey, resté en dehors de l'*Association for the promotion of the Union of Christendom*, ne perd cependant pas de vue son idée de l'union des Églises. En septembre 1865, il fait paraître un écrit intitulé : *Eirenicon, l'Église d'Angleterre, partie de l'Église une, sainte, catholique, du Christ, et un moyen de rétablir l'unité visible* (1).

Newman lui-même répond à son ami : il lui montre tout ce que sa position a d'illogique. Cependant, sur le continent, on s'intéresse vivement à l'idéal poursuivi par Pusey. Mgr Darboy accueille avec grande sympathie le leader anglo-catholique qui séjourne quelque temps en France. Mgr Dupanloup lui promet de faire distribuer dans son diocèse la prière des anglicans pour l'union. Il se fera l'avocat des unionistes au concile du Vatican. Plein d'espoir, Pusey publie en 1869 un second *Eirenicon* (2) et en 1870 un troisième (3). Malheureusement les définitions du

(1) PUSEY (Edward BOUVERIE), *Eirenicon, The Church of England a Portion of Christ's one Holy Catholic Church, and a Means of Restoring visible Unity. An Eirenicon, in a Letter to the Author of "The Christian Year"*, Oxford, Parker, 1865.

(2) *Eirenicon, First Letter to the Very Reverend J.-H. Newman, D. D., in Explanation chiefly in regard to the reverential Love due to the everblessed Theotokos and the doctrine of the Immaculate Conception*, Oxford, Parker, 1869.

(3) *Eirenicon, Is healthful Reunion Impossible? A second Letter to the very Rev. J.-H. Newman, D. D.*, Oxford, Parker, 1870.

Concile sont présentées aux anglicans d'une manière exagérée et inexacte. Pusey y voit le triomphe du parti intégriste et renonce à toute espérance d'union. Il écrira un jour : « La majorité du Concile m'a brisé ; je n'ai touché depuis aucun livre de contreverse romaine (1). » Et encore : « Le Concile du Vatican a été le plus grand chagrin de ma longue vie (2). »

Thureau-Dangin a trop bien écrit sur les premières phases de la renaissance catholique en Angleterre (3) : son œuvre est définitive. Nous n'insisterons donc pas davantage ici sur cette période connue du public. Notre but était seulement de reporter le souvenir sur quelques faits importants du Mouvement d'Oxford. Nous espérons par là faire mieux saisir le lien entre les efforts qui se développaient déjà alors et ceux qui se sont poursuivis hier et se poursuivent encore aujourd'hui dans l'espoir de réaliser l'union anglo-romaine. Ceux qui veulent bien s'intéresser à cette grande question, verront peut-être ainsi sous un jour nouveau ce problème dont ils ne connaissent qu'un aspect. Rappelons cependant qu'en plus de ces tentatives, en vue d'un rapprochement de Rome, le Mouvement d'Oxford fut, dans tous les domaines, une contre-Réforme reconstruisant ce que le schisme et l'hérésie avaient démoli. Sa vitalité et sa diffusion furent telles que les libéraux ou modernistes d'alors aussi bien que les évangéliques s'effrayèrent de ses tendances. Les premiers y voyaient un caractère trop dogmatique, les autres une tentative de réconciliation avec le Pontife romain. Ils avaient vu clair. Nous montrerons dans la suite comment ce retour à une religion d'autorité s'est singulièrement accentué dans l'anglo-catholicisme contemporain, à tout le moins dans celui qui a résisté à l'invasion moderniste. Une personnalité anglicane, très au fait de la question, l'a justement observé : si Newman, Keble, Pusey et leurs amis « n'ont pas toujours eu Rome en vue, Rome n'en a pas moins toujours été le but du Mouvement d'Oxford (4) ».

(1) Cité par THUREAU-DANGIN, *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle*, Paris, Plon, in-8°, t. III, p. 144.

(2) « The Vatican Council was the greatest sorrow I ever had in a long life. » Cité par G. W. E. RUSSEL dans *Leaders of the Church 1800-1900*, Dr Pusey, London, Mowbray and Co, 1907, in-12°, p. 129.

(3) THUREAU-DANGIN, *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle*, Paris, Plon, in-8°, t. I, II, III.

(4) « ... If Rome was not always meant by the movers, Rome was what the Movement itself always meant. » (Spencer JONES, *Catholic Reunion*, Oxford, Blackwell, 1930, in-8°, p. 46.)